

1

À Saint-Germain, ce matin du 1^{er} novembre 1960, on enterrait ma sœur Germaine. Elle s'était suicidée aux barbituriques deux jours auparavant. « Une bien drôle façon de partir! », avaient dit les gens du coin. De toute manière, elle n'avait jamais fait comme tout le monde. Même pour se rendre au cimetière. Pensez donc! Elle y allait dans un corbillard tiré par un tracteur! Tout ce qu'on avait trouvé pour remplacer les deux chevaux récemment envoyés à l'abattoir.

Je suivais le convoi funèbre au second rang du cortège. Je pleurais. « Ma pauvre sœur, pensais-je, toi qui n'aimais pas le bruit, te voilà servie! » J'éprouvais quelques difficultés à marcher à cause de mes enfants, Gérard et Colette, qui s'accrochaient lourdement à mes bras.

Lucien, mon mari, habillé en dimanche, menait la procession. Solitaire, la mine contrite et les mains croisées dans le dos, il prenait la pose. Qu'il assistât à un enterrement ou à un banquet, il n'en changeait jamais. Comme d'idées d'ailleurs. La raison pour laquelle, probablement, les habitants de la commune le réalisaient à la tête de la mairie depuis près de quinze ans. Témoignage de sa puissance, on l'appelait toujours par son nom de famille : Nogaret. Sauf moi qui avais voulu marquer ainsi ma différence.

Tandis que nous gravissions les derniers mètres de la côte qui menait au cimetière, j'essuyai mes larmes d'un revers de manche et observai Lucien à la dérobée.

Pourquoi le haïssais-je tellement? Quinze années de mariage avaient-elles érodé à ce point la joie indicible qui m'avait presque étouffée lorsque j'avais bégayé le oui rituel? Non! Ce n'était pas le temps qui était en cause, mais bien Lucien. Toujours fort, sentencieux, ignorant le doute. À n'aimer que lui ou plutôt l'idée qu'il se faisait de lui. Tellement indifférent à autrui que Germaine en était morte! Oh bien sûr, il n'était pas le seul responsable de son suicide, mais il l'avait bien aidée! En lui refusant l'argent qui lui aurait permis de reprendre un café à Domecy.

À l'époque j'avais tenté de l'infléchir, mais sans succès.

« Ta sœur n'a qu'à travailler, et mettre de côté, m'avait-il répondu. Et quand elle aura assez, elle achètera! »

Ce souvenir me fit éclater de nouveau en sanglots. Je vénérâis Germaine, mon aînée de deux ans. « La fantôme », comme je l'appelais depuis cette nuit lointaine où elle m'avait effrayée, dissimulée sous un drap. La seule famille aussi qui me restait après que nos parents eurent été arrêtés par les Allemands.

La grille rouillée du cimetière grinça. Quelques hommes aidèrent les fossoyeurs à transporter le cercueil et à le descendre dans le trou. Le curé d'Avallon qui arborait son beau surplis de Toussaint prononça la bénédiction du bout des lèvres. Il n'avait accepté d'officier que sur l'insistance de Lucien. « Sans vous, avait-il dit, je ne l'aurais certainement pas bénie! »

Je croisai le regard de Lucien qui ne cilla pas. Pourquoi m'avait-il épousée? Parce que j'étais belle?... Peut-être. Plutôt parce que je ne possédais rien. Une manière d'exercer encore un peu plus son pouvoir sur sa famille.

L'abbé débita les derniers mots de son oraison sur un ton indifférent et le défilé des condoléances commença. Les chuchotis chagrins mêlés aux crissemments des pas sur le gravier m'agaçaient. Aucun de ceux qui me serraient la main ne pensait ce qu'il disait. Ils étaient là seulement pour se faire remarquer par Lucien – monsieur le maire! – et flatter ainsi son orgueil... Marlène, l'épicière de Quarré-les-Tombes qui tamponnait ses yeux secs. Clovis, le cafetier de notre village qui secouait la tête comme s'il refusait la mort de Germaine alors qu'il

lui avait peut-être adressé la parole deux ou trois fois de toute sa vie! Louvois, le notaire, bourré de tics, qui me déclarait sa tristesse d'un air solennel.

Il n'y avait guère que Merlaud, le journaliste localier de *L'Écho*, pour afficher ses véritables sentiments. Un vague sourire flottait sur son visage bouffi. Pour lui, il ne s'agissait là que d'un drame de paysans enrichis, comme il nous désignait certains soirs de beuveries chez Clovis.

Il garda ma main dans la sienne et me fixa droit dans les yeux. Sa manière habituelle de me rappeler la passion silencieuse qu'il nourrissait à mon égard depuis l'école. Dégoûtée, je détournai le regard vers Giroton, le maire adjoint qui s'approchait.

La première goutte de pluie tomba alors que nous regagnions la place du village où était garée la Citroën 15 flamboyante neuve que Lucien venait d'acquérir.

Les enfants accrochés à mes bras, je le suivais en silence. Il discutait avec Jean, un conseiller municipal qui lui était complètement dévoué. Je saisis quelques bribes de leur conversation: « ... placement immobilier profitable... le domaine sera viabilisé... importante plus-value... » Ils parlaient de la Garancière, un terrain que Lucien espérait vendre à la Civile immobilière, une entreprise dont il était actionnaire, en réalisant un substantiel bénéfice. L'un de ces nombreux trafics auxquels il pouvait se livrer grâce à sa position. Je serrai contre moi les enfants qui pleurnichaient en souhaitant qu'ils ne ressemblent pas à leur père.

Alors que nous débouchions sur la place, la pluie plus violente commença à transpercer les vêtements de Colette. J'ouvris mon manteau et l'abritai dessous. Lucien se retourna.

— Attendez-moi là! Je vais chez Clovis boire un coup avec mes hommes!

Je le dévisageai. « Tes hommes! pensai-je, tes valets, oui! Uniquement là pour te servir... »

— Et les clés de la voiture? m'étonnai-je. Tu ne crois tout de même pas qu'on va t'attendre sous la pluie?

— Ah oui! dit-il en lançant le trousseau.

Celui-ci tomba dans une flaque, juste à mes pieds, et Lucien continua son chemin.

Je demeurai immobile à le regarder s'éloigner. Les gouttes d'eau qui perlaient à mes cils finirent par me brouiller la vue. Je secouai la tête. Un long frisson de colère me parcourut le corps. Cet homme m'écœurant. Je n'en pouvais plus de devoir supporter ses brimades quotidiennes, d'être un décor dans sa vie et de souffrir en silence. Cette fois-ci, c'était décidé ! J'allais relever la tête et user ce monstre d'orgueil comme la mer use la falaise. J'allais...

Soudain, Gérard, ruisselant d'eau, me tira par la manche.

— Dis maman, si c'est pour être trempé, autant l'être pour de bon ! Rentrons à pied !

Je le suivis avec Colette toujours pelotonnée sous mon manteau.

Allongée sur le dos, immobile, j'attendais le sommeil qui ne venait pas. Deux jours déjà que j'avais décidé de miner la belle assurance de Lucien. Deux jours aussi que je réfléchissais aux manières de m'y prendre sans en choisir aucune. Ce n'était pas si facile que cela.

Surtout cette nuit-là, alors qu'il dormait à côté de moi, une main abandonnée sur ma cuisse. Je percevais son souffle régulier. La chaleur de son corps réchauffait le mien. Peut-être même souhaitais-je que sa main inerte amorce une caresse... Je me retournai. J'étais furieuse de voir ma volonté aussi chancelante, de me sentir encore prête à tous les renoncements.

L'obscurité m'effrayait. Le silence aussi, ponctué de mille bruits. Un volet qui claquait, les arbres qui frissonnaient, et ces allées et venues incessantes des rats dans le grenier, juste au-dessus de nos têtes.

Je pensai aux enfants. À Gérard, « mon petit dur » comme je l'appelais. Celui que je chérissais le plus. Tout juste âgé de quatorze ans, il parlait déjà comme un homme, avait un avis sur tout. Souvent je lui donnais raison envers et contre tous, uniquement pour qu'il prenne confiance en lui.

Un tempérament bien différent de celui de Colette. Plus jeune de deux ans, un rien l'effarouchait. Qu'on élevât un peu la voix ou qu'il y eût un orage et aussitôt elle se réfugiait dans mes bras. Bien sûr je l'y accueillais, mais à chaque fois je ressentais comme une angoisse qui me faisait évoquer n'importe quel prétexte pour m'en

détacher. Elle payait en quelque sorte son tribut au péché originel de Lucien. À peu de jours près, elle était née en même temps qu'une autre fille qu'il avait eue avec une dactylo d'Avallon.

La colère m'envahit jusqu'à avoir trop chaud et ne plus pouvoir supporter la moiteur du lit. Je décidai d'aller boire un café à la cuisine. Peut-être cela m'éviterait-il de ressasser mes regrets?

Je n'allumai pas. La lumière de la lune suffisait pour évoluer dans la pièce.

Assise, je serrais la tasse brûlante entre mes mains pour me réchauffer. Le poêle à bois avait beau ronfler, il faisait toujours froid dans cette partie du bâtiment à cause de son exposition plein nord.

Je me sentais à la fois désemparée et effrayée par ma métamorphose, si brutale et impérieuse. Comment pouvais-je en être arrivée là, à imaginer tranquillement la manière de briser mon mari? Sans l'ombre d'une révolte! C'était extravagant! En même temps, je n'ignorais pas que cette mauvaise conscience tardive n'était en réalité qu'une facette de mon hypocrisie. Ma décision était prise depuis longtemps. De ce jour où Marlène, l'épicière, l'une de ces âmes charitables qui aiment charrier la boue, était venue me déniaiser.

Elle venait d'arrêter son camion de livraison dans la cour et en ouvrait le hayon pour me servir.

— Tu sais Louise, me dit-elle d'emblée, la semaine passée j'ai vu Lucien à Avallon. Il avait donc des affaires à régler avec le notaire?

— Pourquoi donc?

— Eh bien parce qu'il se promenait sur les remparts avec la dactylo de l'étude, qui paraissait bien grosse. À la façon dont ils se tenaient, j'ai même cru un instant que c'était le mari... Et comme elle n'en a pas...

Elle ricana, puis retourna vers ses rayons pour y attraper les boîtes de conserve que je lui avais commandées.

— Ça m'est revenu, reprit-elle en faisant mon compte, parce qu'hier, justement, la petite a accouché d'une fille...

J'avais compris. Pourtant je ne manifestai aucun étonnement et ne dis rien. Comme par réflexe! Pour ne pas

offrir à cette garce le spectacle de mon désespoir qui l'aurait probablement réjouie. Mais Colette, que j'attendais dans la joie quelques minutes auparavant, était devenue soudain un poids insupportable, une présence étrangère.

Après que Marlène fut partie, j'avais erré dans la campagne durant tout l'après-midi, me répétant les reproches que j'allais adresser à Lucien, et les termes dans lesquels j'exigerais le divorce. Pourtant à son retour je m'étais tue. J'étais devenue prisonnière du silence. J'avais dû accepter cette incroyable situation comme certains acceptent leur destin en croyant qu'il est inéluctable. Peut-être aussi s'agissait-il plus simplement de conserver ce que je croyais être ma dignité.

Quoi qu'il en soit, quelques jours plus tard j'avais accouché de Colette avec l'idée que je m'en débarrassais, et sottement je m'étais mise à attendre l'aveu de Lucien. Évidemment, celui-ci n'était jamais venu.

« Pauvre gourde! », pensai-je en me levant. Je me servis du café et demeurai près du poêle. La chaleur qui s'en dégageait m'apaisait. Je me remémorai Lucien en train de s'éloigner aux côtés de Jean, sans même s'être excusé d'avoir lancé le trousseau de clés dans la flaque d'eau. Pourquoi avais-je choisi de m'opposer à lui à ce moment précis? Douze années après la naissance de cette fille adultère? Sa goujaterie n'était pourtant pas nouvelle pour moi. J'en conclus que cette dernière humiliation marquait l'aboutissement d'une lente évolution. Ma volonté de vengeance avait grandi jusqu'à être au diapason de ma haine et devenir irrépressible.

Soudain Lucien fit irruption dans la cuisine et alluma. Je ne l'avais pas entendu venir. Je sursautai violemment et renversai le contenu de ma tasse sur le sol.

— Mais bon Dieu, s'exclama-t-il, qu'est-ce qui te prend d'être debout à une heure pareille! Tu ne te rappelles donc plus que demain tu dois t'occuper du troupeau avec Julie pendant que je serai à la chasse? Allez! Viens te recoucher!

Je refusai d'un ton cassant, prétextant que je n'avais pas sommeil.

Lucien, surpris de cette résistance inhabituelle, s'approcha de la table et s'y appuya sur ses deux poings. Une pose qu'il affectionnait particulièrement quand il prononçait un discours.

— Je ne peux pas dormir quand tu n'es pas là et...

— Moi si! l'interrompis-je sans le regarder.

Lucien haussa les épaules et vint vers moi en souriant.

— Eh bien quoi! s'étonna-t-il d'un ton moins rude. Quelque chose ne va pas?

Je le regardai droit dans les yeux. J'espérais qu'il trouverait un mot, un geste, n'importe quoi qui effacerait le passé et ma haine. Peut-être aurait-il une parole de compassion pour Germaine et reconnaîtrait-il ne pas l'avoir suffisamment aidée! En cette minute je voulais croire qu'il était encore possible de tout sauver. Nous allions parler la nuit durant. Nous...

Au lieu de quoi, il me saisit brutalement par le bras et m'attira contre lui. Accablée, je m'abandonnai à la fadeur nauséuse de son baiser. Il m'entraîna vers la chambre. Je le laissai s'échiner sur moi à la recherche de son plaisir. Cette fois-ci je ne lui appartenais plus.

Le lendemain matin il se leva avec le jour. J'étais déjà dans la cuisine à activer le feu. Comme d'habitude, il allait commencer sa journée en tentant de débusquer une caille ou un lièvre. C'était comme une seconde nature chez lui, une manière d'éprouver sa puissance sur les animaux avant de l'exercer sur les hommes. Il frappa au volet de la chambre de Robert, notre ouvrier.

— Eh! Taïaut! Taïaut!

Ce dernier était bien un peu fainéant mais irremplaçable pour la chasse. On le disait souvent dans le pays: il valait une meute à lui tout seul!

Lucien vint s'asseoir et, par petites gorgées, commença de boire son café arrosé de fine.

La cuisine était le domaine de Julie, la fille de ferme. Il y avait près de vingt ans qu'elle y préparait à manger. Elle avait commencé avec le père de Lucien, et tout naturellement, quand ce dernier était mort, avait continué avec le fils.

— Bon Dieu! Ça pince ce matin! marmonna Lucien.

— C'est sûr, ça pince! répondit Julie sans se laisser distraire de l'épluchage des légumes. Vous allez tuer de la caille?

— Dame! On tirera ce qu'il y aura!

Robert pénétra dans la pièce. Il finit d'enfiler sa chemise, avant de s'asseoir en face de Lucien. Il garda le silence. Il n'aimait pas parler avant d'avoir terminé son repas. Il attrapa le fromage de vache, le coupa en fines lamelles qu'il appliqua consciencieusement sur une épaisse tranche de pain, et commença à mastiquer en regardant dans le vide. Quand il eut fini, il replia son couteau après en avoir essuyé la lame sur son pantalon.

— Quand vous voudrez, monsieur le maire! dit-il simplement.

Il était le seul à la ferme à appeler Lucien ainsi. Il en était fier. C'était son privilège.

Ils se levèrent. Chacun retira son fusil et ses cartouches du râtelier, puis ils se mirent en route vers le bois de la Chaume. Grognard, l'épagneul, courait devant, la truffe au ras du sol.

J'avais assisté à ce départ comme à un rituel. Lucien m'avait-il seulement vue tandis qu'il mastiquait? Il paraissait si lointain, comme en prière avec ses ancêtres, tous de fameux fusils selon ses dires. À chaque fois, il s'agissait, pour lui, d'un moment unique de son existence. En foulant sa terre, il s'y ressourcerait, et y puiserait une force presque animale qui, à mes yeux, l'excluait des humains. Au fil des jours, j'étais devenue jalouse de cette intimité qu'il allait partager avec elle.

Il m'embrassa en partant, mais ses lèvres étaient froides. Cela réveilla mes résolutions de la nuit passée.

Toutefois je n'eus pas le loisir de songer à la manière de parvenir à mes fins. Comme tous les matins je préparai les enfants qui partaient à l'école, et les menai à l'intersection de notre chemin avec la nationale où le car de ramassage les prendrait. Puis, aidée de Julie, je me consacrai à la basse-cour et aux vaches qu'on nourrissait au foin.

Vers midi, comme il ne pleuvait pas, nous mêmes les matelas aux fenêtres des chambres et les battîmes à coups de manche à balai pour les aérer. Je prenais un plaisir inattendu à asséner régulièrement des coups sur ces paillasses qui ressemblaient tant à des cadavres disloqués. Je revenais à ces journées de la Libération durant lesquelles, avec Germaine, nous aimions faire la même chose pour secouer la poussière de quatre années d'Occupation. Mais en même temps je frappais aussi le responsable de mes nuits blanches et froides.

La question obsédante s'immisça de nouveau dans mon esprit. Comment m'y prendre pour atteindre Lucien au cœur de lui-même, pour l'ébranler sans qu'il puisse s'en remettre? Je n'en avais aucune idée. J'étais, selon l'expression favorite de Julie, comme « une poule devant un couteau » et je mesurai mon impuissance, ma solitude et la dépendance dans laquelle il m'entretenait. Je résolus aussitôt de m'arracher à cette gangue. Dès le lendemain j'irais à Avallon. En m'éloignant de la ferme, je m'éloignerais de Lucien, et ainsi ce serait plus facile de concevoir un plan. Je n'eus pas besoin d'attendre si longtemps. Lucien, lui-même, me livra la solution, à son insu.

En cette fin de matinée, il faisait encore sombre. Le plafond des nuages, très bas, donnait l'impression qu'il allait nous écraser d'un moment à l'autre. Lucien fit irruption dans la cuisine en ouvrant la porte d'un coup de pied. J'avais ce comportement en horreur. Il brisait le silence dans lequel Julie et moi-même travaillions, mais en plus il m'effrayait. Or, je haïssais la peur. Probablement parce qu'elle avait prise sur moi depuis une enfance lointaine. Un soir, pour s'amuser, Germaine m'avait enfermée dans un débarras à outils qu'on appelait le « cachot ». Les rats y frôlaient mes pieds. Alerté par mes cris, un ouvrier agricole qui passait par là m'avait libérée. Mais il était trop tard. Le mal était déjà fait.

— Nom de Dieu, s'écria Lucien, tu vois ce qu'ils ont écrit dans ce torchon! Tu vois?

Il lança le journal sur la table. Il s'agissait de *L'Écho*, le quotidien local qui avait la réputation de soutenir

l'opposition. Le titre de la une évoquait une phrase que Lucien avait prononcée la semaine précédente devant les comices agricoles d'Auxerre :

— « Nogaret déclare: "Tant va le pot au lait qu'il se brise!" »

L'article qui suivait donnait comme d'habitude dans l'humour de bistrot. Je ne décelai rien qui justifie une telle colère.

— Mais enfin! Tu ne vois pas qu'ils veulent me descendre! Que je deviens leur tête de Turc! Et que si je ne réagis pas, je le paierai aux prochaines élections!

Je ne répondis pas. Il haussa les épaules et disparut en grommelant. Certainement me jugeait-il incapable de comprendre quoi que ce fût à la politique.

En fait, j'avais conservé le silence parce que la manière de l'atteindre venait de me sauter aux yeux. J'allais me servir de Merlaud, le journaliste-orchestre de *L'Écho*!

C'était le personnage le plus déroutant qu'il m'ait été donné de connaître de toute ma vie. Me revenaient à l'esprit ses poignées de mains moites, appuyées, son regard globuleux où les pupilles semblaient surnager entre deux eaux laiteuses troubles, mais où brillait toujours une lueur de désir à mon endroit. J'avais honte de son existence. Je me sentais responsable de sa laideur comme on se sent responsable de la misère!

Nous nous connaissions depuis l'école. À l'époque je l'avais surnommé « le crapaud » à cause de sa petite taille et de son embonpoint. Comme il n'avait guère changé d'allure depuis, il m'arrivait encore de lui servir ce sobriquet quand je le rencontrais. Par jeu, mais aussi par souci de bien lui rappeler que son vice le mieux caché ne m'était pas inconnu : il aimait s'exciter avec de toutes jeunes filles. Comme il ne pouvait pas facilement satisfaire ce penchant dans une région comme la nôtre où tout finit par se savoir, il pratiquait assidûment le voyeurisme chez la Jeanne, une ancienne prostituée qui tenait une maison close entre Avallon et Pontaubert.

J'avais surpris Merlaud un jour de fête foraine à Avallon. Il se tenait derrière un stand de tir et caressait une gamine du coin. J'en avais été si stupéfaite que j'étais

demeurée sans voix, à le dévisager tandis qu'il se réajustait. Je lui prêtais toutes les perversions de l'esprit mais pas celles de la chair! À l'époque, je l'imaginai époux laborieux et mauvais père de ses deux enfants, mais rien d'autre!

Nous ne nous étions rien dit. L'essentiel du dialogue s'était résumé à un long regard. J'avais accepté de ne rien rapporter, avec l'idée que cela me servirait un jour...

Étrange marché quand j'y repensais. Mon sens moral était-il donc écorné à ce point alors que j'avais moi-même une fille qui aurait pu être l'une de ses victimes? Concevais-je déjà inconsciemment ma vengeance à l'égard de Lucien? Ou bien s'agissait-il de tout autre chose sans que j'en discerne encore le sens?

Peu importait, puisqu'il s'agissait désormais de réclamer le coût réel de mon silence: sa complicité. J'en savais assez sur les combines douteuses de Lucien pour alimenter l'esprit tordu de Merlaud. Il mettrait en quelque sorte ma partition en musique.

J'étais tellement étonnée d'avoir conçu cette machination et heureuse des perspectives qu'elle m'ouvrait que je décidai de laisser passer quelques jours avant d'agir. Par esprit de contradiction, ou peut-être pour compenser à l'avance les dégâts que j'allais occasionner chez Lucien, je me montrai mère et épouse modèles. Chaque fois que cela était possible, j'anticipais les désirs des uns ou des autres. J'écoutais avec attention les histoires d'école des enfants ou les bavardages de Julie qui ressassait les malheurs de son veuvage précoce sur le même ton qu'elle récitait son chapelet. Enfin, le soir, je me prêtais aux caresses de Lucien sans rechigner. J'étais joyeuse et riais pour un rien. Je me réveillais. Je me redécouvrais une respiration, des gestes, une présence... En même temps l'hiver froid et brumeux affermissait mon désir de vengeance. En effet, passant plus de temps que d'ordinaire à me réchauffer devant la cheminée, j'avais tout le loisir de me remémorer l'infidélité de Lucien, mais aussi les moindres des souffrances qu'il m'avait fait endurer pendant toutes ces années. Par les mots durs qu'il avait coutume de me jeter au visage en public, les gestes

parfois violents par lesquels il concluait nos disputes, et son mépris enfin qui me désarmait plus sûrement que n'importe quelle injure.

Je préméditais aussi mes agissements futurs. Tout d'abord, il me fallait rencontrer Merlaud et le circonvenir sans qu'il puisse opposer une quelconque résistance. Tâche d'autant plus difficile qu'il fallait éviter que quelqu'un nous voie et le rapporte à Lucien. Je résolus de lui proposer un lieu de rendez-vous tout à fait étonnant, en misant sur le fait que cela attiserait sa curiosité. Je lui téléphonai.

— Quoi! s'exclama-t-il, à 18 heures à l'intersection des quatre routes dans le bois d'Uzy? Mais diable, pourquoi un tel endroit alors qu'il fera nuit et que...

Je le coupai sèchement.

— Merlaud! Tu veux du sensationnel?

À son bref silence, je compris qu'il acceptait.

— Bien, je compte sur toi !... lui lançai-je, et je raccrochai.

Le lendemain, je n'eus aucune difficulté à quitter la ferme. Lucien, retenu par une réunion du conseil municipal, n'était pas encore rentré, et les enfants jouaient dans la grange. Je prévins Julie que j'avais une course à faire à la droguerie d'Avallon et je sautai dans la 2 CV.

Il faisait nuit et la voiture cahotait sur le chemin forestier, encaissant comme elle le pouvait la succession ininterrompue d'ornières et de nids-de-poule. Les phares mal réglés éclairaient la brume opaque qui s'entrouvrait parfois sur des arbres aux allures inquiétantes. Cela tanguait tellement que je me cramponnais au volant. En même temps je répétais à voix haute ce que je dirais à Merlaud.

Les deux feux arrière de son véhicule jaillirent brusquement du brouillard. Je freinai brutalement et m'arrêtai juste derrière lui. Je laissai mes codes allumés et courus rejoindre Merlaud.

En pénétrant dans l'habitacle, j'éprouvai un violent haut-le-cœur. Cela empestait le cigare et la transpiration. Le plancher était jonché d'objets et de papiers divers. Malgré ma répugnance, je me calai dans le fauteuil et

détaillai le profil de Merlaud éclairé par la lumière jaune des phares de la 2 CV.

— Eh bien! s'étonna-t-il soudain, tu ne m'as pas fait venir ici pour...

Je l'interrompis. Son ton de voix me déplaisait. Il ressemblait trop à celui d'un mauvais gendarme qui aurait voulu impressionner un prévenu.

— Ne t'impatiente pas! J'ai l'intention de te parler de Lucien...

Je me tus. Il demeura impassible, attendant la suite.

— ... et de ses magouilles concernant la vente de la Garancière, repris-je. Cela te donnerait matière à faire un excellent papier à scandale, non?

Il ricana et s'accouda au volant.

— Pour qui me prends-tu? Tu ne crois tout de même pas que je vais m'attaquer à ton mari sur un claquement de doigts de ta part. Tu es malheureuse en ménage ou quoi? Ah non! Moi je suis journaliste. Je suis libre...

— Pas tant que ça, Merlaud! répliquai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là?

Le ton plus aigu de sa voix laissait supposer une certaine inquiétude.

— Par exemple que ton « heureuse » épouse pourrait être mise au courant de tes manies...

Il me regarda, l'air absent, comme s'il cherchait dans sa mémoire ce à quoi je faisais référence.

— Et de tes visites prolongées chez la Jeanne?

— Salope! hurla-t-il en tentant de me gifler.

Sa main heurta le pare-brise et il gémit de douleur. Il était ridicule. J'en profitai pour forcer mon avantage.

— Tu penses ce que tu veux de moi, mais c'est comme ça! Je n'hésiterai pas un seul instant à mettre mes menaces à exécution si tu refuses.

— Laisse-moi réfléchir! proposa-t-il en massant sa main meurtrie.

— Certainement pas!

— Mais enfin! Comment veux-tu que je convainque le directeur que...

— C'est ton problème, le crapaud! lançai-je en ouvrant. Je t'appelle bientôt pour tout te raconter...

Je riais tellement j'étais satisfaite. Merlaud, ratatiné sur son siège, semblait vouloir se confondre avec lui. Il paraissait si malheureux que je ressentis même un bref sentiment de compassion à son égard.

— Bon Dieu! Comme il faut que tu haïsses le genre humain! s'exclama-t-il.

— Pas le genre humain, Merlaud! Mon mari et toi!

Je claquai la portière.

Déjà fort loin, je distinguais toujours les lumières de sa voiture. Probablement devait-il méditer sur les limites de son indépendance? En même temps j'étais troublée. Cela m'agaçait d'autant plus que je ne parvenais pas à savoir pourquoi. Je haussai les épaules. Sûrement, mes nerfs plus éprouvés que d'habitude me jouaient-ils un tour.

Comme il était déjà tard, je décidai de ne pas passer à la droguerie d'Avallon.

Quand j'arrivai, Lucien n'était toujours pas rentré, et, d'après Julie, Colette et Gérard devaient aider Robert à traire les vaches.

Je mis le couvert et appelai les enfants. Ils accoururent. Colette m'embrassa avec effusion, tandis que Gérard alla rejoindre directement sa place. J'en conçus quelque amertume, mais je me sentis incapable de lui faire la moindre réflexion. Je repoussai Colette et lui enjoignis de s'asseoir. Puisque Lucien ne rentrait pas, ils allaient dîner et se coucher!

Julie les servit et je m'attablai avec eux. Ils me racontèrent la taloche que le maître avait mise à l'un de leurs camarades, le car de ramassage qui avait crevé peu avant de passer par ici, puis je n'écoutai plus. Je me sentais brusquement épuisée comme si j'avais abattu une tâche phénoménale. Je bâillai. Gérard s'en irrita.

— Ça t'ennuie ce qu'on te dit ou quoi?

— Non, mon chéri, répondis-je, mais j'ai sommeil.

Colette s'interrompit de manger sa soupe.

— Tu voudras bien venir dormir un jour dans notre cabane?

— Quelle cabane?

Gérard haussa les épaules de dépit. Il paraissait vraiment en colère.

— Mais on t'en a déjà parlé plusieurs fois! La maison abandonnée!

Sa voix s'était légèrement altérée. Avant que j'aie pu réagir, il sortit en claquant la porte. Je me précipitai sur le perron et l'appelai sans succès. Il avait disparu dans l'obscurité.

— Ne t'inquiète pas, maman, lança Colette, il y sera allé!

J'étais tellement énervée que je la traitai de petite sottise et lui reprochai de manger comme une cochonne. Elle se mit à pleurer. Julie me jeta un regard de reproche et se précipita pour la consoler.

Désemparée, ne sachant pas si je devais partir à la recherche de Gérard ou non, j'envoyai Colette se coucher. Lucien arriva à cet instant. Il demeura interdit sur le pas de la porte, en apercevant Colette qui hoquetait de chagrin.

— Qu'est-ce qu'elle a? demanda-t-il.

— Rien, expliquai-je d'un ton agacé, encore ses bêtises! Il faut toujours qu'elle la ramène!

De m'être montrée aussi injuste à l'égard de Colette amplifia mon irritation et j'explosai.

— Oh, et puis j'en ai assez!

Je quittai la cuisine et courus me réfugier dans notre chambre où j'éclatai en sanglots.